



Elias Khoury

H. ARABO/KHOURY

Oublier la guerre

Homme d'action et écrivain engagé, Elias Khoury témoigne du renouveau des lettres libanaises, entre deux conflits.

C'est au chevet du Liban déchiré que veille Elias Khoury. Si un écrivain peut se prétendre engagé – corps et âme – aux côtés de ses compatriotes, c'est bien lui. Car il n'a cessé d'intervenir dans le débat public, de prendre des risques et de mettre son œuvre au service d'un pays dont il est à la fois le confident et l'exorciste. Militant de gauche, arbitre de la vie intellectuelle libanaise – il dirige les pages culturelles du quotidien *an-Nahar* –, Elias Khoury est aussi une main tendue entre des clans qui s'affrontent sauvagement. « Je suis athée et laïc, dit-il, mais je considère que mon héritage est à la fois chrétien, arabe et islamique. »

Né en 1948 dans le quartier chrétien de Beyrouth, Elias Khoury a toujours été chevillé au destin du Proche-Orient. A vingt ans, il se rend en Jordanie, découvre les camps palestiniens et se range aussitôt derrière l'OLP avant de diriger une revue politico-littéraire avec Mahmoud Darwich. Et lorsque la guerre civile éclate au Liban, en 1975, il se jette courageusement dans la tourmente – il y sera sérieusement blessé, et manquera de perdre la vue. Mais c'est aussi par l'écriture qu'il va s'engager, puisqu'il publiera son premier roman – *La petite montagne*, un plaidoyer contre la violence – aux heures les plus dramatiques, en 1977.

« Dans mes récits, explique-t-il, je tente d'éclairer ma propre histoire en la confrontant à celle de ma patrie, une patrie plongée dans d'éternels conflits parce que la maladie libanaise est une maladie identitaire. » Et si la guerre a été un enfer,

elle a aussi été le creuset incandescent d'une littérature qui, auparavant, restait balbutiante. « Cette guerre a permis, paradoxalement, la naissance du roman moderne libanais car elle a cassé tous les tabous, en ouvrant le champ à la narration », poursuit Elias Khoury, dont l'œuvre ne se limite jamais au bruit et à la fureur du présent : elle est un inépuisable geysir d'histoires qui ne cessent d'enfanter d'autres histoires – à la manière des *Mille et une nuits*, où le romancier a trouvé à la fois une technique d'écriture et une fabuleuse réserve de légendes.

Le rêve pour échapper à l'oppression

C'est grâce à deux éditeurs, Arléa et Actes Sud, que nous avons découvert en France les livres d'Elias Khoury. *La porte du soleil*, par exemple, qui donne la vision la plus précise de l'exode palestinien de 1948. Ou encore *Yalo*, portrait d'un ancien milicien détruit par la folie de la guerre civile. Mais il y a aussi ce récit magistral, *Un parfum de paradis*, qui vient de ressortir dans la collection Babel. A partir d'un fait divers – un cadavre retrouvé sur un tas d'ordures, à Beyrouth –, Elias Khoury brosse le tableau d'une ville martyre où la mort et la haine fratricide mènent le bal. Peut-on encore écrire dans de telles ténèbres ? Pas sûr : aux dernières pages, le romancier semble s'identifier à son « grand maître » Abou Hayyân al-Tawhidi, « qui a brûlé ses livres et les a jetés dans la rivière, parce qu'il désespérait d'une époque qui faisait son malheur »...

Le nouveau roman d'Elias Khoury, *Comme si elle dormait*, est un hommage au rêve, « seule manière d'échapper à l'oppression sous toutes ses formes, qu'elles soient familiales, religieuses ou politiques ». Nous sommes au Proche-Orient, en 1947, à la veille de la naissance de l'Etat d'Israël et de la fuite des Palestiniens. Milia, née à Beyrouth dans une famille chrétienne, ne trouve pas sa place face à cette Histoire qui va s'embraser. Alors, elle pose sa tête sur l'oreiller et elle rêve, inlassablement. Elle erre dans les mondes parallèles, se gave de chimères, change d'identité et de visage, remonte le temps, prophétise l'avenir, parle aux morts. Quant à Mansour, son jeune époux, il ne semble s'apaiser, lui, qu'en récitant des poèmes...

Entre Beyrouth et Nazareth, Elias Khoury tisse un long travelling qui, comme les songes, ne cesse de flotter sur l'invisible et sur de folles utopies – là où la nuit peut devenir lumineuse et consolatrice, avant que les espérances ne s'effacent douloureusement, au petit matin. *Comme si elle dormait* ensorcelle littéralement, avec d'éblouissantes embardées vers la poésie arabe de l'âge d'or : pour Elias Khoury, elle est une arme fragile, providentielle, qui oppose une infinie douceur à la barbarie de l'Histoire. **André Clavel**

Comme si elle dormait (Ka'annabâ nâ'ima) par Elias Khoury, traduit de l'arabe par Rania Samara, 392 p., Actes Sud, 23 €

